

C'étaient les symptômes du *soroche* que j'avais déjà éprouvés à La Oroya. Mais, malgré l'évidence, j'eus de la peine à me défaire de l'idée que j'avais avalé du verre pilé. La malheureuse gourde me revenait sans cesse à la mémoire, c'était une obsession.

Je ne pus rien manger au dîner. Le bon M. Schlosser, me voyant fatigué, me prépara une tasse de camomille. Je ne lui dis rien de mes soupçons. Ce qui me faisait conserver de l'espoir, c'est que je ne me sentais pas de douleurs aiguës...

Mais voilà bien de l'encre perdue pour raconter une simple indisposition, car tout se borna à cela. Je m'endormis vers minuit, et ne fus même pas réveillé par un groupe d'officiers arrivés à l'*Hôtel Roma*, par train spécial, à deux heures du matin, pour venir chercher à Jauja une compagnie de recrues et les emmener, au petit jour, sans tambours ni trompettes... Le matin, je me portais bien.

\* \* \*

Le dimanche, 8 août, après la messe, je fis un tour sur la place.

Le dimanche, à Jauja, est le grand jour du marché. De tous les villages et haciendas des environs, on vient non seulement pour entendre la messe, mais aussi pour acheter et pour vendre. Jauja, qui habituellement est une ville d'Indiens, devient un campement d'Indiens ce jour-là. Le spectacle est excessivement curieux et pittoresque. On se sent à la frontière du monde civilisé ; on comprend que, derrière la montagne qui barre l'horizon, il y ait des païens et des anthropophages.